

**Le Shakespeare de la petite prose, Richard Blin**  
**Le Matricule des Anges, n°138, novembre 2012 :**

[https://lmda.net/2012-11-mat13823-robert-walser?debut\\_articles=%4011004](https://lmda.net/2012-11-mat13823-robert-walser?debut_articles=%4011004)

IL COMPARAIT LES ALPES SUISSES AUX DENTELLES DES PETITES CULOTTES DE DAMES, ET SES PETITES PROSES À DES DANSEUSES. DE LA PROMENADE, IL FIT UN ART DE VIVRE EN MÊME TEMPS QUE LE MODÈLE ET LA CONDITION D'UNE ÉCRITURE AUSSI LABYRINTHIQUE QUE BOULEVERSANTE. TRAVERSÉE DE L'ŒUVRE ET DE LA VIE DU GÉNIE SINGULIER QUE FUT ROBERT WALSER (1878-1956).

Plus de mille cinq cents chroniques et près de cinq cents poèmes, quatre romans publiés et deux ou trois autres perdus ou détruits, quelques mini-drames ou dramolets – mot qui est à drame ce que opérlette est à opéra –, forment l'œuvre incongrue, mystérieuse, épiphanique parfois, de Robert Walser, l'un des écrivains de langue allemande les plus marquants de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle. Un inclassable, comme Kafka qui l'admirait beaucoup, un original « du genre le plus profond et le plus étrange » (Stefan Zweig), un asocial, un intempêtif, un grand timide qui par gêne pouvait se montrer sans gêne. Un fou de nature et de liberté, un homme parfois franc jusqu'à la rudesse, capable de lancer à Hofmannsthal, en plein salon : « Ne pourriez-vous pas oublier un peu que vous êtes poète ? ». Un écrivain qui a fait de la bohème et du vagabondage son éthique, un être aussi obéissant que rebelle, modeste et orgueilleux, qui fit le choix de ne rien posséder afin que rien ne l'entrave ni ne le retienne. Une nature paradoxale, ambivalente, à l'image de ses proses aussi imprévisibles que réjouissantes.

**« Si Robert Walser avait cent mille lecteurs, le monde serait meilleur. » Hermann Hesse**

Avant-dernier d'une famille de huit enfants, Robert Walser est né à Bienne (canton de Berne) le 15 avril 1878. Le père tient un atelier de reliure auquel a été adjoint un magasin de papeterie et de jouets. La mère, hystérique et autoritaire finira par sombrer dans la folie au fil des faillites et des échecs d'un mari défaillant et sans autorité. « Il eût préféré renoncer à une affaire, et partant même à un gain, plutôt que de se priver d'une heure de conversation » écrira de lui Walser. Une enfance inquiète : il est le sixième et dernier garçon, et sans doute leur souffre-douleur. C'est à lui aussi qu'on demande de raconter des histoires à ses frères et sœurs, et quand il ne le fait pas, on le juge méchant, et on en réfère à la mère, qui punit. Alors il a tendance à se replier sur lui-même ou lit. « Je me mis à lire parce que la vie me reniait alors que la lecture avait la bonté de répondre affirmativement à mes inclinations. » Huit enfants, dont trois connurent un destin tragique. Adolf, l'aîné, mourra à 16 ans, Hermann se suicidera, Ernst deviendra fou. Heureusement, il y a Karl, le futur peintre et Lisa, la sœur aînée qui sera pour Robert le seul vrai point d'ancrage. À 14 ans, sa belle écriture lui permet d'entrer en apprentissage auprès de la Banque cantonale de Berne, mais il rêve d'une carrière d'acteur. Un apprentissage qu'il ne terminera pas pour rejoindre son frère Karl à Stuttgart, où il trouve un emploi de copiste. Abandonnant, après une audition, tout espoir de faire carrière dans le théâtre, il rentre à pied à Zurich, bien décidé à devenir poète. Un temps aide-comptable, il change fréquemment de logement, allant d'une mansarde à une autre. Il écrit ses premiers poèmes dont quelques-uns seront publiés en 1898, l'année de ses 20 ans. Se déplaçant souvent en Suisse et en Allemagne, il côtoie le milieu artistique et voit ses premières proses paraître en revue ou dans les suppléments dominicaux de journaux. Il travaille dans une fabrique d'élastiques puis comme commis et factotum chez un ingénieur-inventeur exubérant – une expérience dont il s'inspirera pour écrire *Le Commis* – avant de refuser un contrat fixe avec une banque, et de suivre les cours d'une école de domestiques au terme de laquelle il s'engagera comme laquais dans un château, en Haute-Silésie. Entre-temps a paru son premier livre, *Les Rédactions de Fritz Kocher* (1904), dans lequel il se met dans la peau d'un écolier qui, à partir d'un sujet donné, doit remplir une page. Comme s'il ne voulait pas sortir de l'enfance. « Pas mal du collégien colle encore à moi et cela me tiendra probablement compagnie tout au long de ma vie », ce que confirmera Thomas Mann qui le considérait comme « un enfant tout de même très intelligent ».

À Berlin, où il passera huit ans, il loge chez Karl devenu célèbre comme peintre et décorateur, il fait la connaissance de nombreux artistes, mais se sent mal à l'aise parmi eux. « Un instinct me poussait hors de tous ces salons où régnaient les raffinements et les excusez-moi-mon-cher, me poussait dehors, à l'air libre, où régnaient le vent, le gros temps et les gros mots, les manières brusques, bourruées, et toutes les rudesses et les grossièretés. » Mais en trois ans, il va écrire trois romans : *Les Enfants Tanner* (1907), une quasi-autobiographie où la transgression et la subversion s'affirment : refus des valeurs dominantes, des trajectoires toutes tracées, des contraintes sociales ; *L'Homme à tout faire* ou *Le Commis* (1908), dont il dira bien plus tard que c'est un roman réaliste (« Je n'ai rien eu à inventer. La vie m'a fourni tout le nécessaire. ») ; *L'Institut Benjamenta* (1909), son roman préféré, très apprécié par Kafka, inspiré par son passage à l'école des domestiques de Berlin, mais fruit surtout de son « imagination poétique ».

En 1911, il est toujours à Berlin, homme à tout faire chez une « millionnaire ». Mais elle décède brutalement et il rentre en Suisse. Il a 35 ans et s'installe à Bienne, dans une mansarde avec vue sur le lac. Il y restera sept années dont il dira qu'elles furent les plus heureuses de sa vie. C'est l'époque où il se lie d'amitié avec Frieda Mermet (voir la Correspondance) et développe l'écriture de ses petites proses qui paraissent sous forme de feuilletons dans des journaux et revues allemandes. Le feuilleton, c'est le court texte en prose qui est publié, sous un trait, dans le tiers inférieur de la première page des journaux. Un petit format qui doit divertir le lecteur, s'adresser directement à lui, et passe donc par l'emploi du « Je » et d'un ton très personnel. En fait, il s'agit quasiment d'écrire une lettre à un lecteur ou à une lectrice fictive. Dans ce genre, qui accepte tous les sujets – sauf la politique et l'économie – Walser va exceller. Avec le feuilleton, il a trouvé la voie pour faire entendre sa modeste voix. Mieux encore, il va se servir du

feuilleton comme d'un laboratoire où expérimenter une forme nouvelle d'écriture inspirée par l'espoir que la langue recèle « quelque vitalité encore inconnue que ce serait une joie d'éveiller ». Comme le sujet importe peu, il parle de tout, d'un hall de gare, d'une escapade à la montagne, d'une rêverie amoureuse, d'un incendie, d'un chien de chasse, d'une saucisse. « À quoi je pense ? Je pense à une saucisse. C'est affreux. Jeunes gens, hommes qui servez l'État, vous en qui l'État place son espoir, prenez soin de m'examiner et de considérer en moi un horrible exemple, car je suis tombé bien bas. Je n'arrive pas à m'arracher à la pensée que j'avais tout à l'heure une saucisse qui est perdue pour toujours à présent. Je l'ai sortie de mon armoire et à cette occasion, je l'ai mangée... » Il peut aussi tenir un discours à un bouton de chemise ou dire combien il a été bouleversé par ce qu'il vient d'apercevoir. « Quelque chose était accroché à quelque chose de rassasié de jours. / C'était un vieux clou fatigué, déjà presque à moitié tombé de son trou, qui ne le retenait pas bien, et à ce clou pendait un vieux parapluie usé, presque aussi vieux. / De voir une vieillie minable cramponnée à une autre vieillie minable, de voir et d'observer une caducité accrochée à l'autre caducité, tels deux mendiants... » Comment ne pas entendre dans le lacs de ce discours le rire ironique et silencieux qui traverse en filigrane toute l'œuvre de Walser ? Comment ne pas voir dans ce plaidoyer pour le singulier, les abîmes au-dessus desquels Walser construit son fragile monde d'écriture ? « Les gens sensibles me comprendront. Et quant aux insensibles, ou peu sensibles, ce n'est pas pour eux que j'écris heureusement. »

La sensibilité rend petit, disait Walser. D'où sa sollicitude sans doute à l'égard de l'infime, son intérêt pour le presque rien, le banal, l'insignifiant. « Je suis, à franchement parler, un Chinois, je veux dire un homme qui trouve beau et aimable tout ce qui est petit et modeste, et pour qui tout ce qui est imposant et exigeant semble terrible et effroyable. » Mais prendre en considération ce à quoi personne ne prête attention (par exemple, à propos d'une petite fille, ce détail : « Mais le plus adorable, le plus suave était l'ourlet blanc comme neige de son petit pantalon d'enfant qui dépassait un tout petit peu. ») est aussi une façon de se mettre à l'écart, l'indice d'un rapport plutôt difficile à l'Autre. « J'ai toujours l'impression qu'il y a en moi quelque chose de précieux, d'hypersensible et de fragile qui nécessite beaucoup de ménagements et les autres me paraissent infiniment moins précieux et de moins grande sensibilité. » Une soif d'isolement qui fait qu'on ne lui connaît aucune liaison féminine sérieuse. Rétif au mariage – comme Kierkegaard ou Kafka – Walser n'aimera que l'imaginaire amoureux, les femmes issues de ses pensées, ce qui lui rendra impossible toute vraie rencontre avec l'autre sexe.

Une volonté d'effacement, de dissolution qui explique la présence récurrente dans son œuvre de la figure du domestique, qui en se mettant au service de l'autre, n'existe qu'en surface. Ne pas être « un quelqu'un », n'être qu'un « ravissant zéro tout rond », Walser l'aura constamment voulu tout en cherchant, paradoxalement, à se faire un nom propre, une quadrature du cercle qu'il n'aura jamais vraiment résolue.

### **Une façon d'observer les choses comme dans l'enfance, sans l'écran du savoir, ou comme pourrait le faire un convalescent redécouvrant le monde et la vie avec émerveillement.**

Exploitant son « négoce » de petites proses – « quelque chose de petit qui veut se faire entendre à voix haute » –, il élabore de nombreux recueils. Entre 1913 et 1920, il publie *Histoires*, *Petits textes poétiques*, *Morceaux de prose*, *Seeland*, *Vie de poète* – à propos duquel Hermann Hesse dira : « S'il avait cent mille lecteurs, le monde serait meilleur. » – et *La Promenade*, un prodige d'humour qui raconte une journée de flânerie walsérienne. Une sorte d'épopée à la Buster Keaton et à la Jacques Tati, où Walser met en scène le petit théâtre du quotidien et de la route, manifeste sa soif de beauté, son goût de la marche, son art de prendre son temps ou plutôt de l'étirer, de l'habiller aussi d'un peu de rêve. « Il émanait de chaque chose une subtilité particulière qui, au fond, n'était peut-être qu'en moi-même ». Une porosité qui lui permet de saisir ce qui va vite se dissiper. « Le promeneur est constamment escorté par quelque chose de singulier, de fantastique, et il serait stupide s'il entendait n'accorder aucune attention à cet élément immatériel. » Au contraire, ces phénomènes, « il leur donne âme et les façonne, comme à l'inverse ils lui réjouissent l'âme et le façonnent ».

Une façon d'observer les choses comme dans l'enfance, sans l'écran du savoir, ou comme pourrait le faire un convalescent redécouvrant le monde et la vie avec émerveillement et conjuguant l'étonnement d'exister à l'inépuisable mystère de la beauté du monde. Mais vouloir toujours être à la hauteur du miracle de l'instant va se révéler épuisant et provoquer une forme de décentrement qui va finir par atteindre le processus même de l'écriture. Dans une lettre (p.351 de la Correspondance), Walser explique pourquoi il a abandonné la plume pour écrire au crayon. « À l'aide du crayon, je pouvais mieux jouer, composer ; il me semblait que le plaisir d'écrire, alors, reprenait vie. (...) Et c'est en recopiant ce que j'avais écrit au crayon que j'ai pu réapprendre à écrire, comme un gosse. »

Mais non content d'écrire ses textes au crayon avant de retranscrire à l'encre ceux qu'il choisit de publier – se faisant ainsi le commis de sa propre écriture – Walser miniaturise sa graphie (cf. Robert Walser, *l'écriture miniature*, Zoé, 2004), créant son « territoire du crayon ». Sur ce continent privé que rend inaccessible une micrographie l'apparentant à une écriture cryptée, Walser règne. Il peut innover, tenter de saisir tout ce qui fait la différence entre le parler feint et l'écrit, il peut lâcher la bride à son écriture déambulatoire, faire de l'écrit un « spectacle » avant d'être un sens. Car plus il va, et surtout après avoir quitté Bienne pour Berne, en 1921, et publié son dernier livre de son vivant, *La Rose* (1924), moins c'est le sens qui prévaut pour lui. Il perçoit de plus en plus le langage comme un outil de jouissance plutôt que de communication. Dans son territoire du crayon (on y retrouvera un roman, *Le Brigand*, publié en 1972), il peut travailler la richesse sonore de ses textes, leur oralité, créer cette petite musique de chambre qu'il aime se jouer et écouter. D'où cette écriture qui se déroule d'elle-même en se passant presque de contenu, ces guirlandes autour de rien. « Avec une liberté de langage qui n'est pas contestable j'arrive à être à même de dire que

ça et là une des vaches broutantes se léchait l'épine dorsale ou, de la ravissante sinuosité de la queue, fouettait la paix et la joliesse du sol. » Un art d'utiliser les mots comme un matériau plastique et sonore, et de les assembler simplement pour le plaisir de jouir d'effets liés au rythme et au son. Elle vient de là, la merveilleuse élasticité de ton de la phrase walsérienne, si imprévisible si vibrante aussi de son « sérieux » toujours prêt à voler en éclats de rire. Écriture errante, tout en arabesques et digressions comme si elle cherchait son chemin. C'est que Walser écrit comme il se promène, en larguant les amarres, en suivant ses impulsions, en faisant des détours, en maniant l'art du contre-pied aussi bien que la science du frôlement. Une écriture qui tient du corps à corps érotique avec la langue autant que de la quête de l'inouï de l'impensé.

Mais ne serait-ce pas aussi sa propre étrangeté à lui-même qu'il chercherait ainsi à étourdir ? Ou à égarer dans le labyrinthe de ses phrases ? Ou à enivrer en faisant danser la langue ? N'écrit-il pas à Frieda Mermet : « J'aime à comparer mes courtes proses à de petites ballerines qui dansent jusqu'à ce qu'elles aient tout donné et s'écroulent d'épuisement. » D'où l'élan, la gaieté de cette prose, ce mélange de contrainte et de laisser-aller, cette grâce parfois, cette élégance vaguement démodée. « Car je suis un homme tenant du danseur et de l'équilibriste, expert en ronds de jambe, léger, virevoltant. » Ne plus avoir de corps qui entrave, c'était le rêve de Hölderlin, « né pour planer dans des rêves et des chimères et pour passer ses jours et ses nuits à écrire », mais qui fut contraint, pour vivre, de devenir précepteur. « Un héros était dans les fers, un lion devait faire le gentil et le poli » écrit Walser, mais « son art s'élevait comme un danseur richement paré, très haut, et là où Hölderlin sentait qu'il sombrait, sa musique et ses vers enchantaient », avant d'ajouter, en une étrange anticipation de son propre destin, que les « mains d'un pouvoir fatal » le jetèrent dans la folie, « et il sombra comme un géant dans ces abîmes désirables et bienfaisants, inondés de lumière, riches en feux follets, afin d'y somnoler pour toujours, dans une douce distraction et dans l'opaque ».

De fait, Walser, changeant sans cesse de domicile, souffrant de solitude et se sentant coupable de n'avoir pas su s'imposer, se sent épié, jugé, rejeté. Il boit énormément, est victime d'hallucinations auditives, se comporte parfois de manière extravagante, demande en mariage ses logeuses. Courant janvier 1929, la crise psychique s'aggrave et il est hospitalisé à l'asile de la Waldau. Le diagnostic de schizophrénie est posé. Comme ni ses frères ni ses sœurs ne veulent le prendre en charge, il reste à l'asile. « Ma maladie est une maladie de la tête difficile à définir. On la dit incurable, mais elle ne m'empêche pas de penser à ce qui me plaît, ou de compter ou d'écrire ou d'être poli avec les gens ou d'apprécier des choses, par exemple un bon repas. » Mais, en 1933, un nouveau directeur décide de le transférer, sans le consulter, mais avec l'accord de la famille, à l'asile psychiatrique de Herisau. Il cesse alors définitivement d'écrire. À Carl Seelig, qui vint régulièrement le voir, il confia que, dans sa situation, il lui était impossible d'écrire puisque « la seule terre sur laquelle le poète peut créer est celle de la liberté », avant d'ajouter, qu'en plus, son univers avait été détruit par l'arrivée des nazis au pouvoir.

Le 25 décembre 1956 Carl Seelig devait rendre visite à Walser mais son chien étant malade, il remet sa visite au 1<sup>er</sup> janvier. L'après-midi du jour de Noël, Robert Walser sort pour une promenade dans la neige. Elle sera sans retour. On le retrouvera mort. Il avait 78 ans et venait de passer vingt-trois ans dans un asile, occupé chaque matin à coller des sacs en papier, à trier des légumes secs, ou à cordeler des ficelles.

**Littéralement vôtre, Richard Blin**  
**Lettres de 1897 à 1949 de Robert Walser, éd. Zoé**

***Le Matricule des Angés, n°138, novembre 2012***  
**[https://lmda.net/2012-11-mat13824-robert-walser?debut\\_articles=%4011005](https://lmda.net/2012-11-mat13824-robert-walser?debut_articles=%4011005)**

« ÉCRIRE C'EST SE METTRE À NU DEVANT DES FANTÔMES » DÉCLARAIT KAFKA. AVEC WALSER, LA CORRESPONDANCE DEVIENT UN SAVOUREUX RÉGAL D'INCONVENANCE LÉGÈRE ET DE DIALECTIQUE SUBTILE ENTRE CONTRAINTE ET LIBERTÉ.

Adressées à ses sœurs, à des éditeurs, des directeurs de revue et pour l'essentiel à Frieda Mermet, l'amie fidèle, voici 266 lettres qui offrent une sorte de radiographie de la personnalité de Walser, qui ont la même liberté de ton que celle de l'œuvre, témoignent du même mélange de naïveté et d'habileté, présentent la même spontanéité impressionniste. Qui naissent de la même fringale d'écriture. « J'ai faim ! Et chaque fois que j'ai faim, j'ai envie d'écrire une lettre ! À n'importe qui ! » écrit-il, à 19 ans, à sa sœur Lisa.

Brio, imprévisibilité font donc tout l'intérêt de cette correspondance où c'est Walser en son miroir que l'on découvre. Un être ambivalent, paradoxal, problématique, tout entier contenu entre ces deux réflexions : « Il y a quelque chose de merveilleux à devenir idiot. Mais il ne faut pas le vouloir, cela vient tout seul. » et « Se faire plus bête et plus ignorant qu'on est, voilà bien un art et un raffinement dont seuls quelques-uns sont capables. » Ce qui ne l'empêche pas, dans ses démêlés avec les éditeurs, de se montrer exigeant. Il discute les détails de la composition, le choix des

caractères – « Je propose une gothique toute simple, à l'ancienne, honnête, rappelant les manuels scolaires et les livres de lecture, sobre, loyale, non réformée, tout à fait traditionnelle, chaude et surtout : ronde. » Il affiche ses humeurs – « La politique m'ennuie, je préfère les capotes militaires (j'en porte une à l'instant) et les fillettes toutes fraîches » –, ses convictions – « Les lecteurs, pour ainsi dire, sont tous des avachis. Il faut leur faire claquer un fouet aux oreilles » –, ou se montre ironiquement obséquieux : « ... et vous saluez avec une considération incommensurable véritablement authentique, moi, votre serviteur de haute extraction. »

### **Faire claquer un fouet aux oreilles du lecteur.**

Mais c'est aux femmes que Walser confie ce qu'il a de plus personnel. À Frieda Mermet d'abord, rencontrée en 1913. Amie de Lisa, elle dirige la lingerie d'une clinique, a un an de plus que lui et un fils de 10 ans. « Je prends beaucoup de plaisir à notre correspondance. Lorsqu'on s'écrit, c'est comme si on se touchait avec tendresse et délicatesse. » Il la demandera en mariage, lui envoie des missives érotico-drolatiques. « Comme j'aurais aimé, chère Madame Mermet, laver vos petits pieds. Quand vous aurez les pieds bien chauds, une autre fois, j'aimerais embrasser ce chaud qui est entre vos orteils, avec ma bouche. » Ou encore : « Savez-vous, chère Madame Mermet, ce que j'aimerais ? Que vous soyez une belle dame distinguée et que je sois votre servante et que je porte un tablier de soubrette et que je vous serve, et quand vous ne seriez pas contente, si d'une manière ou d'une autre j'avais provoqué votre mécontentement, vous me donneriez des calottes... » Où l'on retrouve la soif de servir si chère à Walser, sa façon de se féminiser comme pour ne surtout pas s'engager sur le plan sexuel. Un masochisme latent qu'il évoque dans une lettre à Otto Pick : « Chaque individu qui se soumet, et qui est donc masochiste, tend au sadisme ou au désir de liberté. » Ce qui nous manque, ce sont les réactions de Frieda (ses lettres sont perdues). Comment réagissait-elle à des formules de politesse du type : « J'embrasse l'ourlet de votre ravissante petite culotte » ? Ou à ses provocations. « J'ai fait une tentative de caressage auprès d'une dame aux bras nus, mais elle s'est sentie plus harcelée que flattée ou encochonnée par ce que je lui ai dit. »

Parfois, il l'appelle « maman », lui raconte ses promenades, lui parle de son chapeau ou de son nouveau porte-monnaie qui « s'ouvre et se ferme avec un merveilleux claquement ». Il évoque ses lectures ou ses textes. « J'ai écrit une étude sur le Christ et un essai sur le jambon, n'est-ce pas, ce sont des divergences, à ce qu'il semble, et ce n'en sont peut-être pas, pourtant. » Mais surtout il lui demande des services. « Oserai-je, noble amie à la maternelle sollicitude, me permettre de vous envoyer prochainement un lot de chaussettes trouées en vue de leur rapide et généreux ravaudage ? » Et d'ajouter, quelquefois : « Cela vous gêne-t-il qu'elles ne soient pas lavées ? ». C'est que cette « maman », le nourrit – elle lui envoie fromage, saucisses, thé, chemises... – et l'habille tout en lui servant d'archiviste, ce qui lui vaut parfois des remontrances. « Mais, mais, mais, Madame Mermet, vous ne répondez que très imparfaitement à ma requête... » Si Frieda est une mère, Therese Breitbach, une jeune fille de 17 ans, incarne la lectrice idéale. Avec elle, il bavarde, la conseille ou s'énerve « Il y a des gens qui vous disent en face qu'ils vous considèrent comme une lumière fuyant la lumière... »

Une correspondance à l'image d'un homme aux élans aussi sincères qu'extravagants comme dans cette lettre à Max Brod dans laquelle il évoque le livre que celui-ci lui a envoyé. « Votre livre était devenu un cheval, ou plutôt non, votre livre, soudain, était une écuyère, la lecture de cette amazone a fait de moi votre cheval, et votre livre ou la dame qui chevauchait m'a éperonné, m'animant, pour ainsi dire, à être critique. »

Richard Blin

### **Lettres de 1897 à 1949**

Robert Walser

Choisies et présentées par Marion Graf et Peter Utz  
(qui signe la préface)

Traduites de l'allemand par Marion Graf

Éditions Zoé, 480 pages, 28 €

